

Richard Abibon

Universalité des mythes Singularité du sujet

A propos de Yeelen, de Souleymane Cissé

Il y a quelques 25 ans, en compagnie d'une amie, je sortais d'un cinéma où l'on projetait « Yeelen », de Souleymane Cissé, qui venait d'être couronné par le festival de Cannes, fait rarissime pour un film africain. Tout en marchant, elle me confiait son ébahissement : un univers totalement différent du notre, beau, mais incompréhensible. Je lui confiais alors mon sentiment : j'étais étonné aussi mais pour la raison exactement inverse. Dans l'histoire de Nianankoro, je venais de reconnaître le mythe d'Œdipe. Souleymane Cissé avait choisi de mettre en scène un mythe africain. Savait-il lui-même la proximité d'avec le mythe grec ? Je l'ignore.

Néanmoins, il faut que je démontre sur quoi repose mon assertion.



Nianankoro est parti avec le savoir caché des sorciers bambaras, un savoir magique qui lui donne des pouvoirs immenses. Il est parti avec sa mère, qui tente ainsi de le soustraire à la colère de son père, qui a l'intention tout à fait explicite de le tuer. Pourquoi ? Parce qu'il est maudit : « tu as cessé d'être mon fils à partir du moment où tu es sorti du ventre ta mère » explique Sama, son père, lui-même un grand sorcier initié au savoir des bambaras.

Dans sa fuite, il arrive un moment où sa mère lui demande de se séparer de lui pour qu'il aille chercher chez son oncle l'aile de Koré, à laquelle il manque un élément, qu'elle lui donne, un cristal magique. Poursuivant sa route seul, il est fait prisonnier par les peuls, qui le prennent pour un voleur de bétail. En fait, grâce à ses pouvoirs, il parvient à défendre les Peuls contre l'attaque d'une tribu hostile. Le roi peul, impressionné et très reconnaissant lui demande alors un ultime service : guérir de sa stérilité sa jeune épouse. S'il y parvient, pour le remercier, il le couvrira d'honneurs et surtout, il en fera son fils.



Nianankoro s'acquitte correctement de sa tâche, mais... c'est parce qu'il a couché avec la femme du chef. Sincère, il avoue spontanément sa faute et demande la mort. Mais le chef se contente de le bannir en lui demandant d'emmener sa femme infidèle.



Ainsi le couple parvient-il chez l'oncle, et récupère l'aile de Koré, un fétiche joliment ouvragé sur lequel notre héros greffe le cristal manquant donné par sa mère. Muni de cet appareillage, il peut aller à la rencontre de son père qui arrive précédé du pilon magique, un totem porté par deux hommes chancelants. Ce pilon, manié comme un bélier, est réputé ouvrir toutes les portes. Le face-à-face du père et du fils se transforme en confrontation du pilon et de l'aile de Koré. Le cristal dont le pilon est muni semble

entrer en résonance lumineuse avec celui de l'aile de Koré. Une lumière éblouissante jaillit, aveuglant puis avalant les deux hommes.



C'est donc à la fin de l'histoire qu'il rencontre son père à un carrefour. Œdipe, lui, avait eu besoin de cette rencontre cruciale pour tuer d'abord son père et coucher ensuite avec sa mère.



Nous pouvons reprendre point par point les histoires de Nianankoro et d'Œdipe ; cela nous donnera l'occasion d'un excellent exercice de grammaire structurale.

Œdipe est lui aussi un enfant maudit : dès sa naissance, la pythie prédit qu'il tuera son père et couchera avec sa mère. Pour éviter le drame, Laïos son père le fait tuer par un esclave. Mais ce dernier, pris de pitié, se contente de l'abandonner dans le désert. Il est donc recueilli par la famille royale d'une lointaine ville.



Les éléments ne sont pas donnés dans le même ordre, mais ils y sont. C'est en fuyant son père, mais à l'âge adulte, que Nianankoro est recueilli dans le désert par les peuls. Dans l'histoire africaine, le père aussi veut tuer le fils, mais celui-ci s'est échappé avec sa mère. Autrement dit, une forme d'inceste symbolique est réalisée dès le départ, le meurtre du père qui est aussi la disparition du fils ne venant qu'après. Dans l'histoire grecque, la temporalité est inversée. La consommation de l'inceste passe par la métaphore de la femme du roi peul. En effet, ce roi avait dit à Nianankoro qu'il serait son fils. Il couche donc avec sa mère adoptive par anticipation, achevant ce qui s'était commencé avec sa vraie mère. Le père adoptif lui donne définitivement cette femme dont il avait voulu qu'elle soit sa mère. La confusion de la famille bambara avec la famille peule reflète celle des deux familles grecques. Notons cependant une différence : Œdipe ne sait pas qu'il couche avec sa mère, puisqu'il croit en une reine inconnue, tandis que Nianankoro sait qu'il trahit le roi qui veut faire de lui son fils, mais ce n'est pas sa vraie mère.

Se rendant compte de son crime, Œdipe se crève les yeux. Nianankoro et son père sont aveuglés par la lumière qui donne son titre au film (Yeelen = la lumière). Ils disparaissent tous deux en son sein, un peu comme Œdipe à Colonne disparaît dans une nuée. Or, qu'est-ce que cette lumière, si ce n'est la complétude ? Le pilon est complet car il possède son cristal, l'aile de Koré est complétée par le cristal que Nianankoro tient de sa mère. Le pilon présente un aspect évidemment phallique. Il est fort intéressant de

constater qu'il pourrait lui manquer quelque chose : ce cristal dont l'aile de Koré a été privé. Voilà bien ce qui nous permet de comprendre l'aile de Koré comme un symbole féminin : elle a été castrée du même élément qui orne le pilon. Le léger déplacement du fétiche à son complément non seulement ne trompe personne, mais encore il place sur la voie d'une compréhension universelle de la castration. Le cristal, identique chez l'un et chez l'autre, devient simplement le symbole de « ce qui manque (féminin) ou qui peut manquer (masculin) ». Il cesse d'être purement phallique pour se référer au manque comme tel.

L'Oedipe est donc légèrement atténué dans le conte africain, tandis que la castration, quoique sous une forme métaphorique, y est plus explicite que dans l'aveuglement d'Œdipe, qui en reste le seul indice en Grèce.



Quoique... la confrontation d'Œdipe à la sphinge est bien une rencontre avec le féminin dans ce qu'il a de plus terrible. Avec elle, ne pas savoir répondre à l'énigme est puni de mort. Je résumerai cela tout simplement ainsi : ne pas savoir est puni de mort. Justement, Œdipe a eu une éducation de prince, il est donc fort cultivé. Tout comme Nianankoro. Ce savoir leur permet à tous les deux d'écarter le péril, mais c'est un savoir universel. La réponse à l'énigme de la sphinge est : l'homme, dans l'universalité de son statut. Ce qui échappe à Œdipe, c'est le savoir sur la façon dont cette universalité s'incarne dans sa singularité. Il ne sait pas qu'en répondant juste et en débarrassant ainsi Thèbes du fléau de la sphinge, il en gagnera le prix qui est la veuve du roi qu'il ne sait pas avoir assassiné. Et ce prix s'avère être la malédiction qui l'a rattrapé malgré sa fuite et malgré son savoir universitaire. Ainsi sommes-nous tous : d'avoir étudié tout Freud et tous les livres de psychanalyse ne lève aucun aveuglement sur la façon singulière dont nous sommes porteur de cette structure universelle.

Malgré tout son savoir, Nianankoro, ne parvient pas à résister au charme de la femme du roi peul. De ce fait, c'est lui-même qui réclame la mort. La clémence du roi ne change rien à l'affaire : il sera rattrapé par la « sphinge » africaine, que nous pouvons reconnaître à présent dans l'oiseau Koré, dont l'aile castrée de son cristal correspond au symbole du féminin que représente la sphinge. Le savoir échappant aux universitaires, dans tous les pays du monde, c'est le savoir sur la différence des sexes imaginée comme castration. Partout dans le monde, cette mutilation apparaît si terrible qu'elle aveugle : mieux vaut ne pas voir, mieux vaut compléter le manque par quoi que ce soit d'apparence phallique. Quitte à en mourir. Ainsi, Nianankoro s'avance vers son père porteur de l'aile de Koré complétée, comme Œdipe s'avance dans Thèbes porteur de sa victoire sur la sphinge, obtenue par l'obturation du trou dans le savoir qu'avait découpé sa question. Le père de Nianankoro le considérait comme maudit car il savait qu'il déroberait le savoir des sorciers bambaras. C'est donc un savoir sur son fils qui fait surgir sa folie meurtrière, tout comme le savoir de la pythie pour Laïos. Telle est la malédiction de tout savoir qui prétend anticiper sur l'histoire d'un sujet. Dans les deux cas, c'est ce qui déclenche toute l'histoire.

En ce sens, le vol de la femme du père est une métaphore du vol d'un phallus, et en dernière instance, métaphore du vol d'un savoir. Etablir le destin d'un sujet, c'est lui voler sa possibilité de se le construire en propre. C'est vouloir le tuer, et c'est l'amener à produire ce qu'on craint le plus : qu'il vole une femme, un phallus, un savoir... et qu'il désire, à son tour, tuer.

C'est une bonne leçon pour les psychanalystes, et une belle démonstration pour ceux qui les critiquent au nom de leur prétendue grille de lecture. On ne peut pas anticiper dans une cure en se prenant pour la pythie de Delphes qui dirait à tout analysant : ce dont vous souffrez et qui vous aveugle, c'est la castration, c'est d'avoir tué votre père et couché avec votre mère. Ce savoir là, universel, n'est d'aucune utilité en la matière. Il faut patienter, afin que l'analysant découvre cela par lui-même... ou tout autre chose, car il faut garder l'esprit ouvert à la surprise. Si, en physique, nous pouvons prédire les événements en tant qu'ils sont universellement conformes à la loi, nous ne pouvons transposer ce mode de fonctionnement à l'humain pris en tant que sujet. Soit dit en passant, enfermer un sujet dans un diagnostic reste du même ordre : rendre ses comportements transparents et donc prévisibles.

Un des principaux arguments de Jacques van Rillaer (« Le livre noir de la psychanalyse ») consiste à dénoncer le conditionnement auquel les psychanalystes soumettraient leurs analysants en leur faisant découvrir à tout coup l'Œdipe et la castration. S'il est possible que, parfois, ça arrive, c'est dans le cadre de cette identique suggestion que la pythie énonce, en tant que celui qui l'écoute la tient pour vraie. Or, nous savons que c'est justement ce qui déclenche la catastrophe. Le problème n'est pas dans le contenu du mythe, mais dans le degré de croyance qu'on y accorde. Tenir une parole inaugurale d'un destin pour vraie, c'est en fait la tenir pour réelle et c'est prendre les mots pour des choses. Sous l'identité de structure, les différences que nous venons de décrire entre les deux mythes commandent d'éviter toute prédiction, fut-elle à vocation « scientifique » sous les auspices d'un diagnostic qui se voudrait tel.

Lévi-Strauss

Dans « Les organisations dualistes existe-telles ? » (in « Anthropologie structurale »), Lévi-Strauss part de cette constatation universelle : quelle que soit la société (dite primitive), que ce soit en Amérique, en Océanie, ou en Mélanésie, le village est toujours divisé en deux. Cette division est soit diamétrale, soit concentrique. Sa problématique est posée dans le titre : il s'agit de savoir si les sociétés humaines sont toujours ainsi, dualistes, ou si cette structure n'en cache pas une autre. Sa réponse, extrêmement élaborée, est connue : non, les sociétés humaines ne sont pas dualistes, elles sont à trois dimensions.

Son raisonnement part d'une remarque proprement psychanalytique, bien qu'il ne la dise pas ainsi. Chez les Winebagos d'Amérique du nord, le plan du village est vu différemment selon qu'on est renseigné par un indigène appartenant à la moitié d'en haut (clan du tonnerre) ou par un indigène appartenant et de la moitié d'en bas (clan des ours). Ceux d'en haut dessinent un plan diamétral, ceux d'en bas dessinent un plan concentrique, avec ceux d'en haut au centre. Les enquêteurs sur le terrain n'avaient pas plus prêté attention à cette différence, la rejetant sur un artéfact de l'enquête. Or, Lévi-Strauss s'y attarde à la manière dont Freud commence à s'intéresser au lapsus : un phénomène marginal qu'on peut attribuer à l'inattention, à la fatigue ou n'importe quoi permettant de diluer l'importance de ce dire.

Si ceux d'en bas dessinent un plan concentrique avec ceux d'en haut au centre, c'est qu'ils perçoivent bien la position hiérarchique plus élevée de « ceux d'en haut » : il les placent au centre de la communauté. Ceux d'en haut, au contraire, semblent « vouloir percevoir » une égalité en dessinant un plan diamétral. De plus, le plan concentrique fait référence à un troisième terme : ce qu'il y a autour du deuxième cercle, le « monde extérieur » au village. Dans le plan diamétral chaque partie reçoit sa définition de l'autre, sans qu'il y ait besoin d'une référence à l'extérieur. Le plan concentrique est donc plus ambigu, mettant sur la piste une organisation à base trois.

Chez les bororos d'Amérique du sud, chez lesquels Lévi-Strauss a séjourné, le plan est sans ambiguïté diamétral. Cependant, une enquête plus poussée laisse apparaître que chaque moitié est divisée en quatre clans et que chaque clan est divisé à son tour en trois classes hiérarchisée, les « supérieurs », les « moyens » et les « inférieurs ».

On retrouve la hiérarchisation, invisible de prime abord, faisant surgir un élément tiers dans l'apparente dualité des choses. Je me contenterai de ce résumé du passionnant travail de l'anthropologue. Il me suffit pour en arriver à mon propos.

A quoi servent ces divisions ? à régler la vie de la communauté en créant de la différence, c'est-à-dire de l'étranger. Ces organisations viennent de la nuit des âges, à une époque où les communautés humaines n'avaient pas facilement de contacts entre elles. Ils n'avaient donc pas d'étrangers sous la main. Mais pourquoi auraient-ils besoin d'étrangers ? Pour régler les mariages, afin que, justement, on ne se marie pas avec quelqu'un de son clan. Ainsi apparaît l'universalité de l'interdit de l'inceste. En d'autres termes, les divisions d'un village racontent la même histoire que celle d'Œdipe et de Nianankoro.

Mais alors, pourquoi la division du village en deux ne pourrait-elle suffire ? Les garçons d'une moitié se marient avec les filles de l'autre, et voilà. Les morts d'une moitié sont enterrés par les gens de l'autre moitié. Le gibier chassé par une moitié est mangé par l'autre moitié. Ainsi les choses n'ont pas de valeur en soi : elles ont avant tout une valeur d'échange. Chaque moitié compense les manques de l'autre comme le cristal vient compléter le pilon et l'aile de Koré, comme le savoir d'Œdipe vient compléter le trou de la sphinge.

Mais c'est ainsi que le trois s'est invité dans la structure humaine pour la constituer comme telle. Ce n'est pas simplement l'objet venant se placer là où il manque, c'est l'objet en tant qu'il devient tiers, symbole de l'alliance de deux moitiés différentes. Autrement dit, il cesse d'être Chose pour devenir symbole, ce dont le totem vient tenir lieu : on agit ainsi parce que les ancêtres ont toujours fait ainsi. On respecte la loi qui fait tenir la division dans l'union. La loi, celles des esprits, des ancêtres ou de tout ce qu'on voudra, voilà le tiers terme. Elle est *au-dessus* des deux moitiés qu'elle réunit autant qu'elle divise. Elle suppose une hiérarchie : on se soumet à elle comme on se soumet au symbole. Les divisions hiérarchiques qui transcendent la dualité du village reflètent cette soumission au tiers terme. Il y a ceux qui sont plus proches des ancêtres ou des esprits, et ceux qui en sont plus éloignés. Il y a les supérieurs, les moyens et les inférieurs, ou encore, le centre, la périphérie, et l'extérieur. Il y a les hommes et les femmes.

De même, l'Œdipe est une structure à trois : papa, maman, bébé. L'inceste raconté par Œdipe et Nianankoro est un déni de cette structure à trois, lui substituant une structure à deux, écartant le père, donc les ancêtres, donc le savoir des ancêtres, donc la loi. Le père comme tel n'est finalement qu'une métaphore de ce tiers terme qu'est la loi qui doit maintenir l'alliance dans la division entre mère et enfant. Cette loi porte en elle un corollaire non dit et non écrit énonçant qu'il ne faut pas prendre les symboles pour les choses elles-mêmes : la réunion de celle-ci au sein d'une relation où ce mot-ci désigne cette chose-là ne vaut que par la séparation de ce mot-ci d'avec cette chose-là, comme les deux parties du village. Il faut conserver de l'étranger, c'est-à-dire l'étrangeté du mot et de la chose.

La division sexuelle suit le même processus, non qu'elle soit postérieure, mais parce qu'elle en est partie intégrante. La case des hommes célibataires est en général au centre du village, même si son plan est diamétral. Les cases appartiennent aux femmes et font cercles autour de ce centre. Un garçon est élevé par sa mère dans une de ces cases, puis migre au centre avant de se marier avec une fille qui a été élevée par une mère de l'autre moitié. Il va habiter dans la case de sa belle mère qui reste propriétaire et transmettra à sa fille. Mais les hommes sont les gardiens des choses sacrées du centre. Ce dernier surimpose un plan concentrique même lorsque le plan est diamétral. La division entre hommes et femmes n'a rien de symétrique. Les uns ne viennent que très accessoirement compléter le manque des autres. Le manque reste ouvert au sens où le symbole de l'échange doit rester ouvert. Il manquera toujours quelque chose quelque part afin que ce soit la loi de l'échange qui soit préservée. Sous cette loi qui en constitue le prototype, on devine la loi du langage par lequel les termes de l'échange sont posés. Voilà ce dont les hommes sont les gardiens dans la société, à l'image du père dans la famille restreinte.

Les gangs brésiliens

Lors du festival « L'être en arts », le 10 novembre 2013, Eugenia Correia, professeur de psycho au Brésil, nous a parlé de sa ville, João Pessoa. En une semaine nous dit-elle, dans cette seule ville (750.000 habitants), on a dénombré 42 victimes de la guerre que se livrent deux gangs de jeunes des rues. Et comment s'appellent-ils eux-mêmes, ces ennemis jurés ? Estados Unidos et Al Qaida. Qu'est-ce que de jeunes nordestinos (João Pessoa est dans le nordeste du Brésil) peuvent bien avoir à faire avec

cette nouvelle guerre mondiale qui est censée épargner l'Amérique du sud ? La mort de ces jeunes est désolante, les noms qu'ils se donnent, absurdes.

Je ne vais pas faire des hypothèses sur les causes sociales et politiques de la violence au Brésil. J'ai juste répondu ceci : les noms qu'ils se donnent supposent au moins un accord sur ces noms ! Car, comme dans les villages archaïques divisés en deux, la définition et les fonctions d'une moitié s'appuie sur la définition et les fonctions de l'autre. Cependant à João Pessoa, aujourd'hui, l'accord sur une loi se limite à cette définition d'un nom par un autre. Le noir ne se définit pas sans le blanc, le haut sans le bas, la droite sans la gauche, etc. C'est le minimum de la structure du langage. Ces jeunes nordestinos, pour la plupart illettrés et ne parlant que le portugais parlent avant tout la structure du langage dans la forme internationale qu'elle a prise aujourd'hui : ceux qui parlent anglais contre ceux qui ne le parlent pas.

Cette absurdité me semble la seule forme de loi qui lie les deux clans, car pour tout le reste ce n'est que division : les seuls échanges sont les coups. Pas de répartition des mariages, pas d'échanges de gibier, pas de réciprocité dans l'enterrement des morts.



La dame aux démons.

J'ai souvent parlé de cette dame que je reçois depuis dix ans au dispensaire où je travaille. Elle dit qu'elle est possédée de nombreux démons, raison de sa consultation de départ. Elle a consulté de nombreux médecins, prêtres et exorcistes : tous ont échoués à la débarrasser de ses démons. Lorsque je l'interroge sur l'identité de ces démons, elle me cite les noms de son père, de son oncle, de ses frères et sœurs, de ses cousins et cousines, bref, toute sa famille. Tous ceux qui ont entouré son enfance dans un lointain pays d'Afrique.

Elle déclare avoir été violée par son père, son oncle, ses frères, dès l'âge de 4 ans. J'ignore s'il s'agit d'une réalité mais je sais que, pour elle, c'est une vérité. Je la crois donc,

car il est vrai que c'est vrai pour elle. Elle déclare être née garçon puis avoir été transformée en fille par dieu. D'ailleurs, elle n'est pas un être vivant, elle est morte. Ce que vous voyez, me dit-elle, ce n'est qu'une marionnette, un objet de plastique, une poupée. D'ailleurs, quand elle regarde ses mains, ses bras, elle ne voit rien, et elle ne se voit pas dans le miroir. Lorsqu'elle avait trois ans, on l'a mise dans un cercueil où il y avait déjà un cadavre et on l'a fait voyager ainsi jusqu'au deuxième monde.

Elle n'a pas de nom. Elle m'a déclaré s'appeler de tel prénom, puis de tel autre, et enfin, n'avoir aucun nom. Elle attend le corps de chinoise que Jéhovah lui a promis. Un temps, elle a été Jésus, puis Marie, et, se pensant enceinte, elle a supposé qu'elle allait mettre Jésus au monde, c'est-à-dire elle-même, si j'en reste à sa précédente version. D'ailleurs, à ce moment là, elle était enceinte de deux enfants, un blanc et un chinois, un garçon et une fille. Par sa bouche, les différents démons lui parlent ou me parlent à moi-même, en direct. Je pourrais en déduire que, puisqu'ils me parlent ainsi, ils sont elle, aussi. Une partie d'elle dont elle voudrait se débarrasser comme on souhaiterait éradiquer un symptôme.

Je le comprends ainsi : chacun de ses souvenirs, lorsqu'il se présente à la conscience, prend vie et devient une entité réelle. Comme lorsque nous nous remémorons un épisode de notre passé, nous pouvons voir et entendre dans notre tête notre père, ou notre mère nous dire ceci ou cela. Et, dans nos fantasmes et nos rêves nous les animons comme des marionnettes pour leur faire dire ce que nous aurions aimé qu'ils nous disent. Au réveil, nous savons que tout cela se passe à l'intérieur et que ce n'est pas la réalité. Pour cette dame, ça se passe bien à l'intérieur, mais c'est la réalité. Les démons qui la possèdent sont ses souvenirs désordonnés, non mis en ordre par la loi du langage qui suppose avant tout un interlocuteur extérieur à soi, mais aussi le temps et l'absence de contradiction. Elle est la marionnette de ce qui s'est écrit dans sa mémoire, mais cette matière mémorielle qu'elle nomme, au fond, « Jéhovah », n'a pas de loi. Elle est divisée en de multiples entités qu'elle ne parvient pas à réunir en au moins deux, comme les jeunes de João Pessoa, comme les habitants des villages primitifs, chaque partie se reflétant dans l'autre comme un corps et son image. Comme nous, lorsque nous avons repéré, en analyse, que nous avons un « ça » démoniaque et un « surmoi » angélique ou divin, le moi tentant de négocier le plus souvent vainement entre les deux.

Je ne veux pas dire que les deux moitiés du village se distinguent d'être, l'une la bonne, l'autre la mauvaise. Mais, nous l'avons vu, il y a une hiérarchie subtile. Celle-ci fait partie intégrante de la loi gouvernant les échanges, ceux-ci régissant toujours le mariage, la mort, la chasse, les biens. La division reflète ainsi une union basée sur les échanges, ceux-ci pouvant être compris comme un troc de lettres et de paroles : c'est la structure du langage.

Le langage déstructuré de la dame aux démons me parle exactement de la transgression de tout cela : inceste, viol, et impossibilité de délimiter la frontière entre la vie et la mort, entre soi et l'autre, tout ce qui est en elle devenant un autre.

C'est proche de la violence qui agite les jeunes brésiliens, qui occupent un espace de milieu entre la dame au démon et la division pacifiée d'un village primitif.

Ce n'est quand même pas pour rien que, les années passant, le principal interlocuteur interne de la dame aux démons devient Jéhovah, un nom qui lui permet de rassembler les forces du bien contre la réunion des forces du mal. « Jéhovah », nom que j'ai dit être celui de la matière mémorielle, peut aussi se nommer savoir, ensemble des bribes qu'elle a glané dans la bible et dans sa culture traditionnelle où démons et sorciers sont confondus. Le savoir, c'est cela que Nianankoro a dérobé à la société

Bambara. C'est ce qui lui donne le pouvoir de triompher des embûches, et qui confère à Œdipe l'intelligence de déjouer l'énigme de la sphinge. Certes, ils se sont enfuis avec ce savoir pour échapper à la folie meurtrière de leur père qui, transgressant la loi du temps (par la divination), bafouaient la loi de l'interdit du meurtre, les entraînant à enfreindre l'interdit de l'inceste.

Les paroles de la dame aux démons sont désordonnées de n'avoir pas de fonction sujet ; pas de « je » pour les articuler. Pas de loi pour organiser les deux entités, le bien et le mal, l'intérieur et l'extérieur et, tout simplement, les morceaux épars du savoir. Pas de syntaxe pour articuler l'ensemble de son lexique. Pas de loi universelle donc, pas de singulier possible... ou l'inverse.

Elle décrit un père violeur : le représentant de la loi n'a, pour elle, pas rempli son office. C'est pourquoi elle le remplace par un père purement symbolique, « Jéhovah », chargé de lui donner un nouveau corps et d'organiser un nouveau monde à son usage personnel. D'ailleurs, lorsque, en séance, Jéhovah se manifeste, il s'adresse à elle en l'appelant « ma fille ».

Elle ne cesse de m'implorer de lui dire la vérité sur elle-même, sur son nom, sur son destin. Car, avec le temps, elle en est venue à se persuader que je savais, mais que je ne disais pas, car le savoir ne vaut que si elle le trouve elle-même. Cette dernière sentence, c'est en effet ce que je lui ai expliqué à plusieurs reprises, nonobstant le fait que je ne détiens aucun savoir sur elle ; je ne possède ni ses souvenirs, ni les bribes de savoir bibliques et traditionnels qui font le magma de sa matière mémorielle. Mon explication fait donc partie à présent de sa mémoire, et elle tente donc, en parlant, de se construire un « je » qu'aucun savoir ne peut articuler à sa place. Je ne saurais lui voler aucun savoir ni, surtout, aucune occasion d'articuler son « je ».

Comme on a pu le deviner, ce n'est pas parce que cette dame est d'origine étrangère que je me suis préoccupé de connaître des éléments de sa culture : elle me les fournit elle-même, car ce qui compte, c'est le mixage particulier qu'elle-même a produit à partir de ce qu'elle a reçu et vécu. Il en est de même pour toutes les autres personnes que je reçois : chacune possède sa propre façon de façonner la culture qui lui a été transmise, sachant que, en fin de compte la même structure humaine se retrouve partout, faite de division et de réunion articulés par une loi tierce, interdit du meurtre et de l'inceste, loi du langage interdisant de prendre le mot pour la chose, ensemble de lois universelles permettant à chacun de devenir « je », c'est-à-dire singulier.

Car, ce qu'il y a de plus universel en l'homme, c'est la singularité de chacun.



22/11/13